

Samira AGHACY, *Masculine Identity in the Fiction of the Arab East since 1967*, New York, Syracuse University Press («Gender, Culture, and Politics in the Middle East»), 2009, 225 p., avec index, ISBN : 978-0815632375, 19,09 \$.

Il s'agit là d'un volume attendu et qui remplit de façon convaincante un vide. Les études sur le genre (*gender studies*) appliquées aux cultures moyen-orientales se sont essentiellement focalisées sur la situation des femmes et les termes de leur oppression. Les études sur la masculinité sont limitées : des collections d'articles traitant de l'homosexualité masculine dans une perspective sociologique ou littéraire, du Moyen-âge à nos jours, les volumes *Imagined Masculinities* édité par M. Ghossoub (2001), *Islamic Masculinities* par L. Ouzgane (2006), ou l'essai de F. Benslama et N. Tazi *La virilité en Islam* (1998) – les deux derniers ne faisant pas partie de la bibliographie de Samira Aghacy (désormais SA). La rhétorique de la masculinité et de la féminité, explique-t-elle, a longtemps été longtemps envisagée comme une opposition binaire où les différences biologiques sont fixes, naturelles, intangibles et sans ambiguïtés, la masculinité patriarcale étant une forme de domination masculine présente dans les institutions et les pratiques sociales, construisant comme étant de l'ordre du naturel la hiérarchie des sexes et la subordination des femmes. L'étude de SA est consacrée à la littérature romanesque du Levant (la question du genre en littérature égyptienne ayant été traitée par les deux derniers chapitres du *Desiring Arabs* de Joseph Massad, 2007), et aborde les formes de troubles et d'insécurités liées à la masculinité, aux rôles genrés et à la sexualité dans les sociétés arabes depuis les tumultes menant à la défaite de 1967 et jusqu'à l'époque de parution du volume. La thèse principale de cette monographie est que les guerres et les défaites continues vécues par le monde arabe ont débouché sur un sentiment d'impuissance et d'incapacité, démystifiant une masculinité auparavant saisie comme stable. Elle se révèle donc dans cette littérature comme un « phénomène complexe, chargé d'incohérences et d'incongruités, affecté à son tour par le modèle destructeur de la masculinité patriarcale ». À la suite d'Eve Sedgwick, SA estime que les hommes sont à la fois les agents d'une masculinité qui aspire à dominer le monde qui l'entoure et des victimes de l'oppression patriarcale. Il n'existe pas d'homme arabe archétypal, mais diverses formes de masculinités correspondant à diverses configurations socioéconomiques et culturelles : les limites de l'identité masculine sont poreuses et perméables, et les textes étudiés mettent en relief une subversion de la rhétorique masculine. Mais si l'ouvrage souligne la nécessité de parler de masculinités historiquement construites dans des lieux et situations particulières, cela n'empêche nullement, argumente SA, de se référer à la masculinité patriarcale comme une catégorie absolue et essentialiste qui révèle et accentue la duplicité, les contradictions et les incohérences exerçant leur pression sur l'individu masculin. Les hommes sont susceptibles d'être dominants en un contexte et soumis en un autre : la masculinité est « une réalité prosthétique, un appendice plus qu'une qualité inhérente ».

Reprenant des éléments de l'introduction de Judith Butler à son *Trouble dans le genre* (1999), SA considère que les différences de genre ne se réduisent pas à des différences biologiques entre les sexes, et que l'identité masculine est construite sur une instabilité ; des modèles comportementaux sociaux constituent des idéaux de féminité ou de masculinité, et rendent certains modes de comportements ou « représentations

d'un rôle» (*performance*) pertinents ou appropriés. Les différences de genre sont le résultat de pratiques sociales et de l'imitation d'un modèle, en sa gestuelle, ses mouvements, son style, ce qui constitue l'illusion du naturel, reprend à son compte SA – encore qu'il faudrait noter, ajouterons-nous, l'ambiguïté volontaire de J. Butler de la notion de performance, entre le sens «spectaculaire» du terme et son rapport à la performativité, au sens austinien.

Or, explique SA, la forme la plus traditionnelle de masculinité, le patriarcat, devient dans le monde moderne que dépeint la littérature une contrainte qui rompt la quête d'autonomie de l'homme et débouche sur des contradictions: «Au lieu de générer l'autonomie et l'autodétermination, le patriarcat expose l'individu mâle à un fort sentiment d'inadéquation, d'inefficacité, et d'échec à se hisser au niveau des idéaux masculins phallocratiques» (p. 5). La défaite arabe de 1967 constitue à cet égard une date-pivot, ce qui justifie son adoption comme limite de la période étudiée, le traumatisme historique menaçant au niveau collectif comme individuel le sentiment de virilité. Les auteurs ont cependant continué après la *naksa* à amalgamer la Nation dans le corps féminin, ajoute-t-elle, faisant de La Femme essentialisée un trope de la Nation, un symbole de la fécondité, tandis que les hommes poursuivaient leur quête oedipienne et leurs buts héroïques – une inquiétude saisit le lecteur de SA devant cette irruption dans son discours de concepts empruntés à la psychanalyse, mais on se réjouit par la suite qu'elle limite leur utilisation aux titres de ses chapitres, titres par ailleurs presque caricaturaux tant ils sont empreints des tics de l'écriture académique américaine, mais qui dessinent cependant une typologie tout à fait pertinente des types de masculinités saisissables dans la littérature.

Le patriarcat, précise SA, est une notion qui doit aussi être appréhendée au niveau allégorique de l'État arabe moderne, reflet de l'agressivité masculine, privant l'homme de la réalisation de son aspiration à l'héroïsme. La littérature contourne couramment l'interdit politique par l'allégorie sexuelle, sans pour autant renoncer à un mode de récit «réaliste», plaçant sur un même plan sexualité, contrôle et autorité. SA réfute à ce propos la conception d'une littérature féminine radicalement différente de celles des hommes: outre que l'idéologie, le politique et l'intérêt pour le destin commun sont des thèmes présents dans de nombreuses fictions féminines, l'insistance à traiter de l'intime est en elle-même politique, selon l'observation de Kate Millet: *The personal is political*. Ainsi, les corps, les identités et les constitutions du genre ne peuvent s'abstraire du social, de l'idéologique, des guerres et des abus des régimes autoritaires. Les guerres, explique-t-elle, forcent l'homme commun à se confiner aux espaces privés, interdisant à la plupart d'entre eux d'exercer leur empire dans l'espace public.

SA choisit de constituer un corpus illustratif de masculinités diverses dans leur contemporanéité, montrant l'émergence de représentations d'une masculinité plus hésitante, plus «douce», plus contradictoire aussi. Des figures aussi variées que «le macho, l'idéaliste romantique, le père tyrannique, le mari dominateur, le milicien sans pitié, le prisonnier persécuté, le subalterne efféminé» (p. 17) sont examinées dans ses quatre chapitres, dans chacun desquels cinq ou six romans représentatifs sont longuement analysés sous l'angle exclusif du genre. Le choix d'exclure l'Égypte, le Maghreb, et le Golfe de son corpus se comprend par la crainte de la redondance et la recherche d'une cohérence ou d'une communauté de destin et de représentations correspondant à une région donnée, mais peut-être les introductions de chaque chapitre auraient-elle

pu comporter quelques suggestions de liens avec des œuvres marquantes de ces autres régions, avec lesquelles des romans du Proche-Orient peuvent entrer en résonance ou en opposition sur le plan de la représentation de la masculinité. Les textes sélectionnés apparaissent en tout état de cause judicieusement choisis, quand bien même il est inévitable que chaque lecteur pense à d'autres textes et personnages de fiction qui n'ont pas été choisis (par exemple Yālū dans le roman éponyme d'Ilyās Ḥūrī, ou le père tyran domestique vu par l'enfant dans le *Ḥabbāt al-naftālīn* de l'Irakienne 'Āliya Mamdūh, qui se révèle pathétique tigre de papier dans le regard de la femme adulte).

Le premier chapitre, «Cédepe Roi: masculinités torturées», qui examine entre autres *al-Raḥīl 'inda l-ḡurūb* de Ḥannā Mīnā et *Ḥikāyat Zahra'* de Ḥanān al-Ṣayḥ, traite du mâle comme figure centrale commandant les espaces intérieurs (où il est dominateur, contrôleur et misogynne) comme extérieurs (lieux de la camaraderie virile indisciplinée), l'hétérosexualité du personnage «se polarisant selon des mécanismes visant à assurer la domination sur les femmes et les hommes subalternes, dans un contexte où la frustration politique attise une violence exercée contre les inférieurs». Les démarcations entre genres dans l'univers mental des personnages (ou des narrateurs et auteurs? la distinction n'est pas toujours clairement posée par SA) sont strictes, et ces hommes s'accrochent à des valeurs statiques. On peut cependant contester l'idée selon laquelle ces fictions androcentrées expriment une «nostalgie pour d'anciennes formes de patriarcat couplée avec une inquiétude devant la perte des certitudes anciennes»: montrer signifie-t-il nécessairement partager? Autre point discutable: l'utilisation par SA du terme «virilité patriarcale» pour désigner toutes les formes de masculinité intransigeante et dominante. Fāṭir, le marin d'*al-Raḥīl 'inda l-ḡurūb*, ne représente-t-il pas au contraire l'échec d'un homme à s'installer dans la masculinité hautement régulée et régulatrice qu'est le patriarcat, parce qu'il demeure bloqué au stade de la masculinité performative, perturbatrice et exclusivement homosociale qui est attendue et donc tolérée des jeunes hommes, mais censée évoluer avec l'âge et l'institution matrimoniale vers sa version apaisée et le statut d'autorité qui est celui du patriarche?

Le deuxième chapitre, «Politiques de la masculinité: la masculinité (dés-)orientée vers un but» examine la figure de l'intellectuel ou du combattant de la liberté, figure mythique qui, selon SA, est censée dans les textes romanesques «porter secours à une masculinité déclinante représentée par les régimes arabes, faire naître un sujet mâle non-problématique entièrement dédié à la cause [...], un "vrai homme" à la fois viril et agressif qui voit le "viol" de la nation comme un affront à la virilité elle-même, appelant à l'action immédiate». La sélection de romans analysés inclut *al-Baḥt 'an Walīd Mas'ūd* de Ḡabrā Ibrāhīm Ḡabrā, *al-Mirāt* de Saḥar Ḥalifa et *Bāb al-Ṣams* d'Ilyās Ḥūrī.

Le troisième, «Le dictateur/patriarche: l'État et le mâle (dys)fonctionnel» analyse la fictionnalisation de la violence d'État menant vers la castration de l'homme, littérale ou symbolique, dans les régimes autocratiques ou sous la pression de groupes armés. SA y examine entre autres *Nāḥiyat al-barā'a* de Rašīd al-Ḍa'if, *al-futayt al-muba'tar* de Muḥsin al-Ramlī (on n'est pas forcément convaincu par l'analogie freudienne phallus/stylo permettant à l'écrivain de renouer avec sa virilité en mettant le régime au défi qu'évoque SA à propos de ce dernier roman).

Le dernier chapitre, «Cédepe déposé, Le sexe/la sexualité de l'homme», examine des romans libanais de l'après-guerre civile explicitement conscients de la fragilité et de la

vulnérabilité de la masculinité. Ce très riche chapitre examine cinq œuvres majeures du roman libanais contemporain : tout d'abord, *Ḥaḡar al-ḏāḥik* de Hudā Barakāt, finement analysé. On ne partage pas nécessairement, cependant, la lecture que fait SA de la conclusion du roman : elle estime que Ḥalil, le personnage efféminé et marginalisé tout au long du récit, et qui découvre avec trouble son attirance pour de jeunes hommes « performant » des formes de virilité disruptives plus traditionnelles, rejette les avances du « Frère », le leader de la milice à laquelle il finit par s'affilier, et qu'en se transformant en violeur et tortionnaire, il fait « le pas nécessaire pour découvrir sa véritable identité sexuelle qui est hétérosexuelle et homosociale. C'est un retour nostalgique à une masculinité patriarcale, réactionnaire et rétrograde, comme stratégie de défense face à une féminité débiliteuse, le seul moyen de survivre dans le Liban en temps de guerre » (p. 141). Le récit de H. Barakāt nous semble plus ambigu, et suggère une dissociation entre pratique sexuelle et performance de la virilité : rien ne permet de conclure que Ḥalil n'est pas l'amant du Frère et qu'il fait le choix de l'hétérosexualité ; ce qu'il fait effectivement, c'est le choix de jouer le rôle de la masculinité dominante et irrégulée des jeunes des classes dangereuses. Il faudrait ajouter l'intéressante complicité et l'indulgence maternelle de la narratrice/auteure envers sa créature devenue monstrueuse, qui dès que Ḥalil lui échappe et « devient un homme » passe d'une position omnisciente, usant de discours indirect libre pour pénétrer la conscience du personnage, à une extériorité ravie de son ignorance des turpitudes de l'enfant-homme. Peut-on vraiment croire qu'il y a là « nostalgie » de la part de Hudā Barakāt ? Ou plutôt l'affectation par la narratrice d'une pseudo-neutralité cachant le désespoir, devant une régression majeure, celle qui ramène en arrière la masculinité (faussement) policée et conciliante de la modernité libanaise dans les années 70 vers une virilité extrême, misogynne, toute-puissante et agressive imposée par l'absurdité de la guerre ?

SA examine ensuite au cours de ce chapitre *Ġinā' al-baṭriq* de Ḥasan Dawūd, *Yā salām* de Naḡwā Barakāt, *Tiṣṭifil Meryl Sreep* de Rašid al-Ḍa'if – on attendait là un lien avec son autre roman étudié dans le chapitre précédent, et une réflexion sur les variations pratiquées par l'auteur sur le thème de la pseudo-autofiction du mâle mis à l'épreuve en sa virilité – et enfin *Yawm al-dīn* de Rašā l-Amīr.

La conclusion de SA est un peu brève et son rapport implicite avec la question du genre mériterait d'être plus clairement développée : notant d'abord qu'il n'existe pas en littérature un courant islamiste semblable à celui qui travaille les sociétés contemporaines, elle explique cette marginalisation de la dimension religieuse (et donc des représentations de la masculinité qui en découleraient ?) par le fait que « la majorité des auteurs et des intellectuels conserve des opinions nationalistes, laïques, progressistes qui présentent la religion comme appartenant au passé et non-équipée pour résoudre les problèmes socio-économiques complexes de la région ».

Si l'on met de côté la production d'un 'Alī Aḥmad Bākāfīr, qui concerne l'Égypte et non le Levant étudié par SA et fait de toute manière figure d'exception, il faudrait peut-être surtout s'interroger sur le fait que la fiction en tant que telle pose problème à l'islam politique, et que dans le monde arabe comme partout ailleurs, le champ littéraire tente de gagner son autonomie en refusant de laisser à tout autre instance la capacité à conférer la légitimité en son sein ; dès lors, une morale autre que celle de la littérature ne peut avoir sa place dans la fiction moderne, et on comprend que 'Abduh Ḥāl, en Arabie Saoudite, cite volontiers Kundera pour estimer que « la connaissance est la seule morale du roman ».

C'est, explique SA, bien plus l'expérience locale qu'une supposée identité musulmane liée à l'*umma* qui se laisse découvrir dans ces romans : résistance palestinienne, guerre civile libanaise, défis de la mondialisation, évolution du rôle des femmes, etc. C'est là le second lien implicite avec le genre : autrefois guides de la Nation, les intellectuels se sentent dépossédés de leur rôle moteur, et « leur sentiment d'aliénation les mène à trouver refuge dans la sphère privée ». La sexualité devient ainsi un sujet amplement évoqué dans la fiction moderne, y compris par les hommes, d'autant que c'est sans doute le point sur lequel la censure d'État s'est le plus relâchée, contrairement aux deux autres tabous que constituent la contestation politique frontale et le discours sur la religion, explique SA. Ironiquement, écrit-elle, « l'oppression politique et religieuse a relégué les hommes dans une position "féminine" où ils n'ont plus d'autre choix que d'écrire, comme des femmes, sur leurs problèmes sexuels privés ». Le but avoué des écrivains serait donc d'une part de choquer le lecteur en brisant des tabous, et d'appeler les choses par leur nom, ces transgressions exposant les œuvres à l'accusation de pornographie, obscénité, sédition, ou imitation de l'Occident. Mais d'autre part, il s'agirait de secouer les entraves enchaînant l'individu : « [traiter de] la promiscuité dans l'intimité est un moyen de reprendre le dessus sur l'extérieur, de problématiser la dichotomie centre/marge, et de mettre en question le public à travers le prisme de la vie privée, [...] en déplaçant le privé vers le public en le politisant ». Cet avis éclairant est cependant suivi par un jugement bien lapidaire, qui surprend chez SA, et selon lequel il ne faudrait pas conclure que ce déplacement vise à défendre des relations plus libres entre les sexes : il aurait bien plutôt pour but de rendre leur pouvoir aux hommes (et non aux femmes) et à réinstaller leur domination sur la sphère publique. Ainsi, une littérature exhibant une virilité excessive et obscène serait le moyen de recouvrer une masculinité perdue. Alors que le discours sur la sexualité était une spécificité des romancières depuis les années 60, poursuit-elle, les écrivains témoignent maintenant de la position précaire de la masculinité et traitent de sexualité, voire d'homosexualité de manière plus sensible, bien que cette dernière soit toujours vue comme une attaque directe subie par la virilité.

Il se mêle là, nous semble-t-il, des idées tout à fait précieuses avec celle plus contestable selon laquelle une ouverture de la littérature des hommes sur une interrogation de la sexualité, du genre, et une reconnaissance de la fragilité de la masculinité ne cacherait qu'une « stratégie de reconquête ». Ce n'est assurément pas ce qu'on ressent à la lecture d'un Rašid al-Ḍa'if ou d'un Ḥasan Dawūd, analysés par SA, et, chez le premier, la patiente construction par l'auteur d'un narrateur non-fiable, avec lequel l'identification du lecteur-mâle devient de plus en plus impossible au fur de la progression du récit, nous en semble un indice clair. Par contre, il est tout à fait exact que la plus grande surface textuelle occupée par l'homosexualité chez les auteurs contemporains par rapport aux textes des décennies précédentes ne correspond aucunement à une perception plus ouverte : elle est encore au mieux évoquée de façon neutre, plus couramment comme métaphore ou allégorie de l'aliénation, comme le montre J. Massad dans son *Desiring Arabs*.

On attendrait à l'avenir un relevé plus précis des inversions de genre auteur-narrateur, auteur-personnage focal, narrateur-personnage focal, et des implications de ces inversions (ou au contraire adéquations ou interrogation sur l'adéquation) pour la narration et le discours tenu sur la masculinité comme la féminité. SA relève bien à propos du roman *Idā l-ayyām aḡsaqat* de l'Irakienne Ḥayāt Šarāra que l'auteur « utilise

un narrateur masculin dans une perspective subversive, afin d'interroger les opinions des hommes sur leur masculinité quand ils sont en position de subordination [...]» (p. 111), mais c'est là une piste qu'on aimerait voir développée.

Nul ouvrage n'est exempt de défauts :

On regrettera d'abord que la translittération soit particulièrement peu soignée: non seulement il n'y figure aucun signe diacritique, mais elle ne respecte pas les règles de base: parfois absence de marquage de la gémiation (p. 85 *zil* pour *zill* ou mieux encore *zill*), ou gémiation des s ne correspondant pas à une gémiation en arabe, lecture dialectalisante libanaise d'un patronyme (Gha'ib To'mi Faraman pour Gha'ib To'ma Farman [Ġā'ib Ṭū'ma Farmān], alors que l'auteur est irakien – la prise en compte d'une particularité phonologique locale n'est éventuellement justifiée que si elle reproduit la manière dont un auteur prononcerait son propre nom –), erreurs de voyelle brève par dialectalisme (*fugh* pour *fah*), etc. Le choix d'une translittération faussement « courante » et non-académique est injustifiable en un ouvrage de ce type: imagine-t-on vraiment qu'il sera lu par le grand public, ou que des comparatistes sans connaissance de l'arabe seraient gênés par un respect minimum des usages? Le seul résultat de ce choix est de rendre problématique pour l'arabisant l'identification des titres de romans, anthroponymes et toponymes qu'il ne connaît pas, sans rien simplifier pour quiconque ignore l'arabe.

On relève aussi des erreurs de détail dans l'analyse: ainsi, commentant l'utilisation faite par la maîtresse de l'imam-narrateur du roman *Yawm al-dīn* de Rašā l-Amīr (2002) de la poésie de Mutanabbī – que SA qualifie étrangement de « poète moderne » (p. 173), ce qui peut à la rigueur se défendre sur un plan esthétique, mais semble inexplicablement correspondre à une indication de périodisation historique, SA affirme (p. 176) que:

Supposant que son cheikh est du côté [idéologique] opposé au sien, elle lit des vers de son poète favori afin de commenter le fardeau subi par les nations et la situation pathétique des hommes. Elle lui explique que les problèmes de Mutanabbī sont les nôtres, et elle cite un vers en argument: *Nothing is uglier than a virile man [fahl] with a penis who is controlled by an umma without a womb.*

Il y a là deux erreurs successives: d'une part, le vers de Mutanabbī se lit (mètre *basī*):

<i>lā šay'a aqbaḥu min faḥlin lahu[ū] ḍakarun</i>	<i>taqūduhu[ū] amatun laysat lahā raḥīmu</i>
---	--

il faut donc traduire *ama* par *maid* et non utiliser la translittération *umma*, qui renvoie à la Nation, concept justement utilisé dans le commentaire de SA. La misogynie bien réelle du vers est rendue d'autant plus complexe que la servante (*ama*) ridiculisée ici est l'eunuque Kāfūr, opposé aux hommes entiers; d'autre part, l'imam-narrateur de R. al-Amīr explique au contraire que son amante est gênée de lire devant lui ce vers où elle découvre « son » Aḥmad [al-Mutanabbī] employant des termes aussi crus. Le vers qui lui semble résonner d'échos contemporains est en fait le suivant:

a ġāyatu l-dīni an tuhfū šawāribakum yā ummatan ḍaḥikat min ġahlībā l-umamu

et le « camp » opposé dans lequel elle pense pouvoir situer le narrateur est celui de ceux pour qui la police de la pilosité résume la spiritualité religieuse. Il y a là effectivement un rapport avec la virilité et sa « performance », mais pas dans le sens que développe SA. Enfin, une piste de commentaire est négligée : le narrateur est certes un homme, mais c'est son amante qui s'approprie Mutanabbī, le *fahl* du dire poétique, et c'est une écrivaine qui fait preuve de *fuhūla* linguistique en maniant avec dextérité l'idiolecte de l'imam, langue presque médiévale, chargée de sacré, exposée avec ostentation dès l'étonnant incipit : *Kitābuki fa-kayfa uhdikihi? hukmī hukm al-ṣaḥiḥ wa-law anna fi bur'iya l-nāğiz, kamā a'lamu wa-tā lamīna, šay' min inna.*

Ces détails ne remettent évidemment pas en cause la valeur de cette toute première monographie faisant du genre, et précisément de la masculinité, l'angle privilégié d'une analyse littéraire de la fiction moderne, alors que seuls des articles ont été publiés sur la question, à ce jour, ou des ouvrages ne faisant pas de la littérature l'unique corpus étudié. Certes, la question générale du rapport entre l'objet littéraire et le réel méritera dans l'avenir d'être plus amplement posée, mais dans la mesure où la vieille posture de l'*adīb* comme conscience, porte-voix et expression de la communauté est encore loin d'être abandonnée dans le monde arabe contemporain, même quand c'est l'individu qu'on trouve au centre du discours littéraire et non spécifiquement le vivre-ensemble, il est certain que les discours sur la masculinité rencontrés dans ces œuvres sont à la fois reflets de pratiques, reflets de représentations et discours performatifs destinés à « éveiller » les consciences.